

Première partie : Rétrospective historique et dépassement

Les racines grecques

Qui veut parler de dialectique est obligé d'aller chercher les origines du mot chez les Grecs. Étymologiquement dialogue et dialectique sont liées par les mêmes racines : $\delta\iota\alpha$ et $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$, $\delta\iota\alpha\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$: je sélectionne, mais aussi « je raisonne, je discute, je m'entretiens, je parle, j'explique, je disserte... »

Le $\delta\iota\alpha$ situe la texture dans la divergence, l'opposition, le conflit. D'emblée il est question d'une bifurcation dans l'être, de cette crêpe dans le bloc qui fait que un devient deux et puis multiple. L'origine du monde n'est-elle pas vue comme une diversification de la lumière et des ténèbres, de la terre et de l'eau, de l'air et du feu, du masculin et du féminin ?

« Après avoir subi mille changements de mille sortes à travers le tout immense, heurtés, déplacés de toute éternité par des chocs sans fin, à force d'essayer des mouvements et des combinaisons de tout genre, ils en arrivent enfin à des

arrangements tels que ceux qui ont créé et constituent notre univers... »¹

C'est ainsi que le poète latin Lucrèce décrit l'origine du monde en parlant des atomes :

Le philosophe grec Leucippe, avec Démocrite le grand inspirateur de Lucrèce, avait décrit la genèse des conglomerats en termes presque identiques : « La génération des mondes se produit ainsi : dans une section, de multiples corps de formes diverses se trouvent transportés de l'illimité vers le grand vide ; leur rassemblement produit un tourbillon unique grâce auquel, se heurtant et tournoyant en tout sens, ils se séparent en formations distinctes, les corps semblables se rejoignant [...] pour produire un premier système sphérique. »²

Au lieu de situer – comme on le fait d'habitude – la dialectique dans la sphère de la logique, de la topique ou de la rhétorique, exercices de l'intellect et de la raison, les atomistes grecs la situent d'emblée dans le domaine de l'être concret et matériel, eux-mêmes s'opposant ainsi dialectiquement à d'autres penseurs de leur époque.

Pour eux, il est question de chocs, d'attractions, de répulsions, d'arrangements temporaires, d'essais et d'erreurs, d'équilibres instables, de systèmes mutationnels, d'un mouvement perpétuel où l'un s'adapte à l'autre et l'autre à l'un, ou un se divise en deux et deux se réunissent en un, où d'un chaos émerge un ordre et où un ordre disparaît

1 Lucrèce : *De Rerum Natura*, livre I, vers 1024-1033 ; traduction d'Alfred Ernout, 1966, éditions *Les Belles Lettres*.

*Sed quia multa modis multis mutata per omne
Ex infinito nexantur percita plagis,
omne genus motus et coetus experiundo
tandem deveniunt in tales deposituras
qualibus haec rerum consistit summa creata...*

2 Cité d'après Diogène Laërce dans « *Les Présocratiques* » de la Pléiade, Gallimard.

dans un chaos ; tel est le sort des particules qui émergent de l'énergie diffuse et qui subissent le hu et le dia du divisible.

À l'opposé de ce courant, pointant une émergence du devenir, les Éléates, d'habitude synthétisés dans la figure de Parménide, considéraient l'être comme fondamentalement un. « L'être est, le non-être n'est pas. » Les apparences, les perceptions, les opinions peuvent surgir et s'évanouir, changeantes et versatiles ; les prédicats attribués par nos sens aux choses varient, alors que le sous-jacent de l'être demeure immuable et éternel. Au bout de cette logique se dressent les figures impressionnantes des sophistes, qui se gaussent d'un prétendu « être », en soi inexistant, là où tout n'est qu'illusion, variabilité et non-sens, là où notre esprit peut jouer avec les apparences, les appuyant tantôt sur une certitude évanescence, tantôt sur une illusion captatrice.

Parmi les plus anciens penseurs helléniques, dialecticien avant la lettre, Héraclite pointe, parmi le devenir chatoyant, le flux des contradictions : « Tout s'écoule... On ne descend pas deux fois dans le même fleuve... Le soleil est nouveau, non seulement chaque jour, mais nouveau continument... Ce monde-ci, feu éternel s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure... Pour les âmes, mort est devenir eau, et pour l'eau, mort est devenir terre ; mais de la terre, l'eau renaît et de l'eau, l'âme... »

L'histoire de la philosophie le considère comme le premier dialecticien radical, dans la mesure où il incorpore la contradiction dans le tissu même de l'être *et* de la pensée.

Nous voyons que tout était préfiguré dans la philosophie grecque, elle-même une longue diatribe, à travers les disputations de ses représentants.

Depuis lors, le concept de « dialectique » n'a plus jamais disparu de l'histoire des idées. Toute l'œuvre de Platon est une suite de dialogues où s'affrontent des idées contradictoires, même s'il en émerge toujours, à la fin, la subtile conclusion socratique qui vainc, sinon convainc,

tout le monde. Ce philosophe, voulant se démarquer des ambiguïtés sophistes, distingue la δόξα – opinion aléatoire – de l'ἀλήθεια – vérité éblouissante – qu'il croit cerner de près dans le monde immuable des Idées éternelles.

En fait, malgré l'apparence de son œuvre, toute entière en dialogues, Platon est un grand anti-dialecticien, dans la mesure où il construit ses raisonnements autour de la recherche d'une vérité marmoréenne, accessible seulement à ceux qui sortent de la caverne. C'est d'ailleurs pour cette raison que le christianisme naissant, dans la patristique, et notamment à travers Augustin, s'est emparé de son œuvre pour en faire la plate-forme d'une théologie transcendante.

Aristote aussi trouvera la grâce du monothéisme absolutiste, parce qu'il s'accroche aux essences et substances platoniciennes, reléguant la dialectique au rang d'une spécialité de la rhétorique, en termes cicéroniens, un *ars bene disserendi*. La *disputatio* est de mise dans les séminaires des Sorbonnards et dans les exercices des orateurs, où elle mènera à une vérité qui, au Moyen-âge, s'imposera par les bulles papales et le feu de l'Inquisition.

Les vrais représentants de la dialectique héraclitéenne sont les mystiques de cette époque : Nicolas de Cues, Maître Eckhart, et quelques femmes abbesses comme Hildegard von Bingen et Mechthild von Magdeburg. Ayant lu les œuvres de la scolastique classique, ces religieux les dépassent dans un rejet commun de la ratiocination. Ils se rendent compte de l'impossibilité intrinsèque de concevoir « la coïncidence des opposés », qui se trouve nécessairement dans la notion de dieu, dans un raisonnement rectiligne de proposition logique en proposition logique. Ce que la fusion mystique vit comme une évidence primesautière, l'entendement s'y perd à force de syllogismes, de théorèmes et de scolies. Un système parfaitement construit comme une cathédrale gothique s'effondre, comme celle-ci, lorsqu'on lui soustrait un seul arc boutant ou une clef de voûte. On n'a qu'à voir la

lutte que Descartes ou Leibniz livreront plus tard à la notion de « perfection » pour se rendre compte des contradictions que celle-ci comporte.

Les mystiques chrétiens rejoignent dans leur syncrétisme leurs émules des autres religions, brâhmanas, tantristes et soufis, dans une commune croyance, que *bhedābhedā*, l'un et l'autre, s'unissent et se désunissent constamment.

La continuité moderne

Dans « *L'archéologie du savoir* », Michel Foucault montre, entre autres, la construction temporellement et culturellement stratifiée des systèmes scientifiques ou philosophiques. L'aristotélisme, comme la scolastique, comme le cartésianisme, sont des systèmes cohérents en eux-mêmes, lorsqu'on rapporte une pièce de l'édifice à l'autre. Acceptant les prémisses, on accepte les conséquences. La théorie du phlogistique ou celle des affinités électives pouvaient parfaitement rendre compte d'un certain nombre de phénomènes et s'insérer dans une explication plausible. La philosophie dualiste, opposant l'âme à l'étendue, correspondait à un souci nouveau de lisibilité mathématique de l'univers, et elle séduisait beaucoup de contemporains à cause de cette perspective novatrice.

Ce qui caractérise cependant tous les systèmes, jusqu'à Kant, était une conformité au principe de non-contradiction, à un emboîtement précis des constats et des arguments, selon une logique de l'implication linéaire ou de la juxtaposition par énumération exhaustive, systèmes fermés sur eux-mêmes, dans un magnifique agencement architectural. C'est dans les « antinomies de la raison pure » que Kant bute sur le noyau dur d'une contradiction irréductible de notre faculté de penser. Mais il ne la considère pas comme féconde. Elle ne permet pas de synthèse ultérieure ni de dépassement dans une connaissance approfondie.

Après lui, le romantisme allemand, dans son délire égocentrique, redécouvre l'acte créateur de la tritomie génératrice. Fichte le premier casse le bel agencement kantien des catégories et des formes de l'entendement pour poser un sujet contradictoire, à la fois dans le monde et hors du monde. La thèse du « Je suis » absolu engendre l'antithèse d'un non-moi finalement inabordable. Ce serait entre ces deux pôles que s'élaborerait toute la connaissance « synthétique » d'une science qui prétend savoir. Cependant, elle reste plus *Leere* (vide) que *Lehre* (doctrine), si on ne fait pas le détour par un dieu rédempteur. Le mérite de Fichte est d'avoir reposé la dialectique au centre du débat à une époque où le romantisme s'épanchait dans un « moi » ampliatif.

C'est Hegel qui, dans sa « Science de la Logique » développe une analyse approfondie de la dialectique, d'abord comme structure de raisonnement, ensuite comme principe de fonctionnement de l'Esprit, dans toutes ses évolutions, incluant une projection de la réalité des choses. Il commence par statuer une singulière identité entre l'Être et le Néant, en tant que thèse et antithèse d'une seule chose : les Êtants. Il ramasse ensuite cette opposition dans le « Devenir », point de convergence où Être et Non-Être coïtent pour engendrer. C'est la synthèse infiniment renouvelée de l'Être et du Non-Être qui tisse la trame de tout Devenir, travaillant sur une seule substance, l'Esprit. Celui-ci se trouve d'abord dans son En-soi, la logique pure ; ensuite dans son Être-autre, soit les concrétions matérielles ; ensuite dans son Être-pour-soi, la conscience autoréférentielle de l'homme ; enfin dans les ensembles culturelles de la famille, de la société civile et de l'État, exprimant son En-et-pour-soi. L'Esprit est allé d'une thèse subjective à une antithèse objective pour culminer dans une synthèse absolue. Ses manifestations dans l'absolu sont l'art, la religion et la philosophie.

L'analyse hégélienne du concept est un moment indépassable de l'histoire de la philosophie. Ce penseur